

Que penser... ...de l'enseignement à distance ?

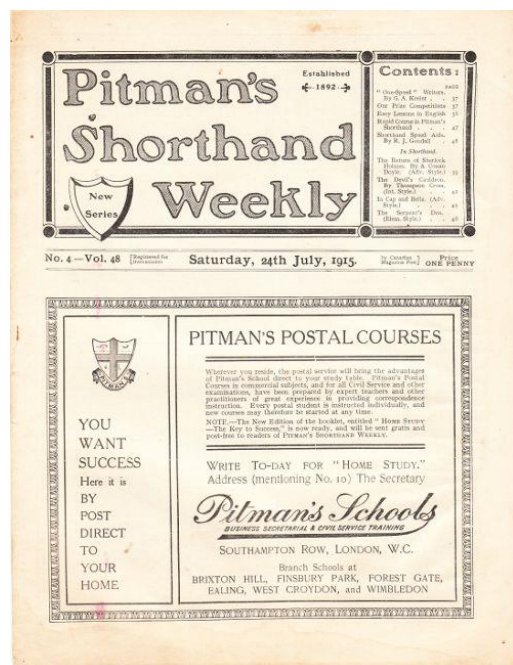
Olivier Maulini
Université de Genève
Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation
Laboratoire Innovation Formation Education (LIFE)

2020

La série « Que penser... ? » s'adresse à des personnes intéressées par les questions pédagogiques hors du cercle des professionnels. Chaque thème est traité à l'occasion d'une demande formulée par un.e journaliste ou un autre relais d'opinion, et sous la forme d'un texte bref répondant à quelques questions clefs. L'intention de la série est de résumer les résultats de la recherche en conciliant complexité des enjeux et simplicité du propos.

Enseigner à distance : un paradoxe ?

Parler d'enseignement ou de formation à distance suppose deux choses en même temps : d'abord que ces activités impliquent d'habitude la co-présence d'un.e enseignant.e et d'un ou plusieurs élèves ; ensuite qu'elles peuvent déroger à cette règle pour étendre leur rayon d'action, mais au risque de distendre *ipso facto* la relation initialement postulée. Que restera-t-il de la rencontre et des interactions pédagogiques si les parties prenantes sont séparées dans l'espace et/ou dans le temps, si elles ne peuvent pas s'abriter dans une classe, un atelier ou un amphithéâtre plus ou moins confiné, les isolant du reste du monde pour qu'elles se consacrent pleinement à l'étudier ? Les écoles sont nées de ce paradoxe : cantonner les apprentissages dans un lieu clos, pour rapprocher d'autant mieux un maître et ses disciples qu'ils se tiennent ensemble à distance de la vie ordinaire et de ses agitations. Mais si la clôture ainsi instaurée est souvent matérielle – inscrite dans les murs des écoles et les grilles des préaux – elle est aussi symbolique, ce qui a permis de créer d'autres vases clos, moins évidents : des dialogues asynchrones, morcelés, mais eux aussi destinés à former. Dès l'Antiquité, Platon, Aristote ou Saint-Augustin ont pu correspondre de cette façon avec leurs élèves, pour prolonger leur activité de précepteur ou de directeur de conscience. L'échange épistolaire a souvent complété les conversations en direct, surtout lorsque les voyages faisaient partie de la formation visée. Plus l'imprimerie, la poste, puis les médias audiovisuels ont ensuite facilité et accéléré la communication, plus l'offre et la demande de connaissances ont pu s'affranchir d'une immédiate oralité. Le 19^e siècle a démocratisé les cours d'agronomie, de mécanique, de sténographie ou de catéchisme distribués par le courrier. Le 20^e siècle leur ajouta les ressources de la radio, du film, des cassettes audio et vidéo à acheter ou louer. Les premiers à occuper ces marchés furent chaque fois des acteurs privés : maisons d'édition, cours payants, soutiens scolaires, congrégations,



open universities... Mais les États s'en sont à leur tour inspirés, pour compléter au besoin l'action de leurs écoles. En 1939, la France créa par exemple un enseignement officiel par correspondance (son futur CNED : Centre national d'enseignement à distance) pour répondre aux défis de la mobilisation : populations migrantes et enseignants réquisitionnés. Les crises entraînent des innovations, qui viennent plus souvent compléter que remplacer l'existant. Le 21^e siècle sera peut-être celui de la numérisation, mais ni le *e-learning*, ni les *massive open online courses* (MOOC) n'ont inventé l'apprentissage autonome, l'étude à domicile et/ou le guidage techniquement assisté. Présence et distance ont toujours pu, soit s'opposer, soit se compléter. Si la puissance des processeurs grandit avec leur miniaturisation, elle suscite autant de rêves de libération que de cauchemars d'aliénation. Notre symbiose avec les serveurs, les applications et les écrans est-elle facteur d'ouverture ou au contraire d'aveuglement ? Tout dépend de ce que l'on en fait, évidemment.

Quels usages ?

Enseigner ou former à distance sont d'abord et souvent des moyens *auxiliaires* d'éducation. La pratique de base s'opère en direct et en présence, mais ces conditions font parfois défaut et appellent des aménagements. Un élève malade peut devoir étudier depuis sa chambre, surtout si le virus dont il souffre est doublement contagieux et dangereux. Une situation de handicap peut empêcher certains de nous de se déplacer durablement. Une famille qui voyage peut décider d'instruire elle-même ses enfants, ou se mettre en lien avec un prestataire à même de l'assister dans ce projet. Dans le *bush* australien, chaque ferme est si loin de ses voisines que seule « l'école des ondes » (*School of the Air*) peut les connecter : la radiodiffusion relie chaque élève isolé à un professeur ainsi en charge d'une classe virtuelle, calquée sur le modèle et le programme de l'enseignement ordinaire. Des livres et des cahiers peuvent circuler, des tâches et des évaluations s'échanger : le canal hertzien (ailleurs le téléphone) sert accessoirement à donner des explications, répondre aux questions, soutenir le travail et la motivation.



Les mêmes principes peuvent valoir pour des publics différemment clairsemés, par exemple en quête d'une même spécialisation, mais trop disséminés et/ou aux horaires de travail trop variables pour être physiquement et régulièrement regroupés. C'est ici que des moyens de délocalisation et de désynchronisation (réseaux informatiques, échanges de fichiers, capsules vidéo, téléconférences, classes ou campus virtuels, environnements numériques de travail, etc.) séduisent particulièrement. Mais ce qui résout un problème peut toujours en poser de nouveaux : comme toute ressource inédite, le téléenseignement passe alors du statut d'auxiliaire (de la norme) à celui d'*avant-garde* (de l'innovation). D'inconvénient à tolérer, la distance tourne en avantage à exploiter : une sorte d'opportunité. C'est ainsi que le modèle dominant – celui d'un bâti scolaire uniment répliqué – peut-être mis en cause pour des raisons à nouveaux variées. Si l'enseignement se démocratise et que les hautes écoles sont bondées, pourquoi ne pas externaliser certains cours dans des salles virtuelles, plus flexibles et moins coûteuses à créer ? Si les risques de pandémie se confirment, ne faudra-t-il pas davantage disperser les enfants dès les premiers degrés ? Et si le télétravail prend de l'ampleur dans nos sociétés – pour le bien de l'économie, de l'écologie ou de la santé – plonger d'emblée la jeunesse dans cette réalité n'aidera-t-il pas à

rester compétitifs et prévenir les inégalités ? Cette liste d'options n'est pas exhaustive, mais elle montre comment chaque usage peut être politiquement discuté, au nom du meilleur ou du pire des mondes qu'il préfigurerait. D'où l'importance de connaître les pratiques mais aussi leurs effets.

Quels effets ?

C'est une constante, selon la recherche en éducation : toute technique nouvelle – du livre imprimé aux robots programmables – suit un cycle menant d'une rupture supposée à une continuité constatée. Au début, on espère (ou l'on craint) jusqu'à un monde nouveau : la fin du maître tout-puissant, l'éclosion d'élèves plus actifs par compensation, l'avènement d'une pédagogie heureusement « constructiviste » plutôt que laborieusement « transmissive » si l'utopie est romantique... Puis viennent les pratiques ordinaires, leur « résistance au changement » et, très souvent, les déceptions. Des reproches d'inertie (sinon d'archaïsme) sont alors adressés aux enseignants. Les pionniers d'une école déconfinée restent marginaux, les autres campent au centre de leur classe et du cours dialogué. Ils imposent leurs questions, sélectionnent les réponses, fixent le rythme de la progression : peut-être parce qu'ils ont tort de ne pas assez déléguer, peut-être parce que la construction des savoirs dépend d'interactions plus frontales et fermement conduites que ne l'espèrent les promoteurs de la participation. La tension est en fait structurelle entre guidage et exploration. Si l'éducation est une contrainte qui libère, la découverte des savoirs implique logiquement une manœuvre dans leur direction. Les échanges à distance peuvent ainsi reproduire les transactions en présence, la pédagogie pratiquée décidant davantage que l'inverse des outils employés. Un professeur bavard fera ainsi podcaster ses cours, pendant qu'un adepte de la parole partagée demandera à ses élèves d'enregistrer ou de filmer eux-mêmes des exposés. Explications, questions, problèmes, enquêtes, productions et évaluations vont ainsi se succéder, dans des formats didactiques dont l'habillage peut changer en surface sans toucher, au fond, aux opérations cognitives sollicitées. C'est ainsi que la qualité de ce qui s'apprend dépend à nouveau moins des techniques employées que des situations qu'elles permettent de créer. Numériser une tâche idiote ne la rend pas intelligente magiquement, tout comme lire le dernier livre de Nabilla est moins édifiant que déchiffrer Molière à l'écran... On peine à connaître les gains et les pertes liés aux instruments, tant l'essentiel tient aux contenus et à leur mise en scène par chaque enseignant. Les économies d'échelle (lorsqu'un cours en ligne rassemble des milliers d'étudiants) sont souvent annulées par des attentes nouvelles : support technique ou pédagogique, tutorat, accompagnement, feedback individualisé, bref, disponibilité. Les pratiques les plus appréciées sont celles qui augmentent le pouvoir des usagers de choisir, voire de butiner : par exemple les vidéos préenregistrées, que chacun visionne à sa guise plutôt qu'à un rythme et à une heure imposée. Les forums et les *chats* sont par principe valorisés, mais peu investis dans les faits tant ils demandent de coopérer. Les enseignants se plaignent souvent d'une surcharge de travail, les cours et leurs supports ordinaires se complétant de guichets virtuels où se parler. Les usagers eux-mêmes peuvent se sentir plus ou moins libres ou dépassés, ce qui fragilise



leur engagement dans des dispositifs qu'il faut vouloir et pouvoir durablement habiter. Les taux d'absence et d'abandon sont élevés (près de 90% sur la plateforme *Coursera*). Comme au *fitness*, il est simple de s'inscrire à une offre éducative alléchante, plus difficile de tenir à soi seul le cap durablement. Les conditions de travail sous abri, la fiabilité du matériel, la qualité de la connexion,

les soutiens de proximité, les capacités d'autonomie et de persistance face aux difficultés sont autant de variables prédisant la réussite ou l'échec de l'entreprise. Plus ces ressources manquent, plus le décrochage peut menacer. Comme le télétravail, le téléenseignement peut brouiller les cartes entre temps contraint et temps libre, obligations scolaires et vie privée. Comment les délimiter ? Vaut-il mieux les cliver ou les combiner ? Comme c'est le cas d'habitude pour les devoirs à domicile, l'enseignant peut tâtonner entre deux options : d'un côté, prescrire des tâches scolairement standardisées (leçons, exercices, dictées, fiches à compléter...), faciles à repérer mais sans lien évident avec l'expérience des enfants ; de l'autre, chercher ce lien au moyen d'activités moins cloisonnées (projets, observations, enquêtes, rédactions, publications...), donnant un autre sens aux savoirs mais au prix de leur inscription dans des tâches que les élèves déjà compétents sont seuls à décoder. La méthode dite de la « classe inversée » – écouter le cours à la maison, en mobiliser les contenus à l'école – ne fait que retourner la difficulté. C'est ici que les effets de la distance sont les mieux attestés : elle creuse plutôt les inégalités. Car si le travail demandé se réduit à des exercices d'entraînement calibrés, il laisse les apprentissages complexes à la charge des élèves et de leur environnement. Et s'il bascule à l'inverse vers des tâches de haut niveau, il ne profite là encore qu'aux esprits déjà formés, ceux qui disposent des prérequis complets. En fin de compte, l'équilibre pâtit de cette dure vérité : plus l'école s'éloigne des élèves et se fie aux familles pour la compléter, moins elle contrôle le *curriculum* véritablement enseigné, et plus les écarts de prédispositions font la différence entre des milieux sociaux dont le rapport au savoir et à l'éducation est plus ou moins dominant et valorisé. On peut alors se demander à qui profiteront quelles distances et quelles libertés.

Quel avenir ?

L'avenir des interactions humaines n'est pas écrit, parce que l'enseignement peut à la fois en découler et le conditionner. Comme c'est le cas dans toutes les pratiques sociales, le progrès technique et ses ramifications pourront augmenter notre pouvoir mais aussi nos divisions s'ils sont inégalement partagés. Exclure les outils modernes de l'école peut certes repousser le moment de s'en accommoder, mais pourquoi ne pas faire de même alors avec l'écriture, le calcul ou les sciences, eux aussi difficiles (et pour les mêmes élèves) à apprivoiser ? C'est parce que les médias et les interfaces numériques sont devenus *de facto* des acteurs sociaux que l'instruction publique peut difficilement les ignorer. Même et surtout si c'est difficile, donner aux élèves une culture commune exige aujourd'hui d'intégrer les technologies dans

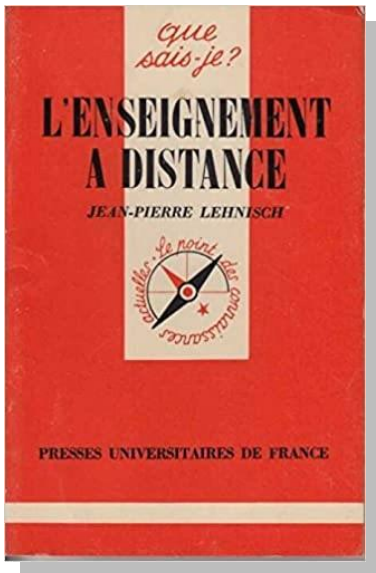


cette culture : avec leurs vertus et leurs dangers. Fermer les yeux sur le monde réel n'a jamais été un gage de lucidité. Les scénarios de formation dits « hybrides » tentent à leur façon de combiner présence et distance, continuité et rupture, tradition et nouveauté. Célestin Freinet inventa jadis la correspondance scolaire, pas pour fractionner les classes mais pour autrement les fédérer. Les élèves de Don Milani terminaient même leurs études par un

an de voyage à l'étranger, avec pour devoir d'instruire les plus jeunes de leurs découvertes en leur adressant régulièrement des courriers. Le faire désormais par le biais d'un *blog* ou de messages *tweetés* ne serait en somme que le banal prolongement d'une ingénierie éprouvée, combinant l'usage des ressources sémiotiques (signes, mots, textes, langages, etc.) et sa saisie critique par la réflexivité. Dans cette perspective, l'enseignement à distance n'est ni une

aberration, ni une fatalité : juste un moyen de formation parmi d'autres, dont il serait absurde de ne pas questionner – donc éprouver – l'utilité.

En savoir plus :



Lehnisch, J.-P. (1983). *L'enseignement à distance*. Paris : PUF (Que sais-je ?)

Remond, É., Dumas, Ph. & Burgos, D. (2020). Entre distance et présence : la formation à l'heure de l'hybridation. *Distances et médiations des savoirs*, 30. URL : <https://doi.org/10.4000/dms.4958>